

Psychose et biographie

Autor(en): **Gros, Caroline**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): - **(2002)**

Heft 2-3

PDF erstellt am: **29.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-870309>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

PSYCHOSE ET BIOGRAPHIE

Cette étude vise à montrer l'importance de la dimension historique et biographique dans l'approche phénoménologique des psychoses. Alors qu'une certaine vulgate de la psychiatrie phénoménologique conduirait à penser que Binswanger et ses successeurs ont surtout valorisés la recherche d'invariants ou d'idéaux-types par voie d'anamnèse, la connaissance des œuvres de Binswanger, de Tellenbach et de Tatossian fait apparaître à l'inverse que les formes structurales de l'espace et du temps que le phénoménologue dégage dans toute pathologie n'acquiert son sens véritable et son efficacité thérapeutique que par le détour d'un long travail d'auto-compréhension narrative.

Tout d'abord quelques mots d'introduction pour vous communiquer le plan de mon exposé et placer ainsi les jalons qui permettront de baliser mon propos et de regrouper les questions qui, je l'espère, se poseront à son écoute.

L'arrière-plan de ma réflexion se situe essentiellement dans les écrits où des psychiatres d'orientation phénoménologique s'interrogent sur le rôle de l'anamnèse biographique dans la compréhension et le traitement des psychoses. Ainsi, je convoquerai aussi bien des auteurs de référence d'origine germanophone tels que Ludwig Binswanger, Hubertus Tellenbach et Wolfgang Blankenburg, ou aussi Ernst Kretschmer qui fut, d'une autre façon que Freud, l'initiateur de l'analyse biographique en psychiatrie, que des auteurs francophones comme Arthur Tatossian qui, en France, a su introduire et approfondir ce courant par des apports personnels.

Dans un premier moment, nous partirons de la dualité épistémologique qui n'a cessé de faire problème en psychiatrie : dualité entre une approche bio-physiologique des phénomènes morbides

et une approche centrée, depuis Kretschmer, sur la personnalité du patient et la genèse de sa constitution. Nous montrerons que, dans la perspective d'un dépassement de cette dualité, la méthode phénoménologique a été à l'origine, chez Tatossian et ses prédécesseurs, d'une valorisation progressive du travail biographique interne à la cure. Dans le cas des psychoses, cette valorisation, nous le montrerons, est à la fois hautement nécessaire — puisque c'est la possibilité ou l'impossibilité d'une appropriation biographique de soi qui se joue chez le mélancolique, le maniaque ou le schizophrène — et hautement problématique, puisque le travail d'auto-compréhension de soi qu'effectue le plus souvent le psychotique à travers le délire peut aussi se présenter, dans certains cas, comme un obstacle à la communication du médecin et de son patient.

Dans un deuxième temps, nous chercherons à différencier le travail autobiographique entendu au sens strict du travail que nous appellerons *hétérobiographique* ou *pathographique* effectué par le médecin ; et pour ce faire nous reviendrons quelque peu aux réflexions de Binswanger consacrées à la notion d'histoire intérieure de la vie (*die innere Lebensgeschichte*), réflexions dans lesquelles, après avoir institué la disjonction de principe entre le plan de la fonction vitale et le plan eidétique de l'analyse des données issues du vécu rapporté par le patient lui-même, il nous fait voir qu'il n'y a pas de *Daseinsanalyse* effective et rigoureusement accomplie sans la médiation de la recherche biographique. Une dialectique fine entre structure et *Erlebnis* (vécu) doit donc être pratiquée pour accéder au processus de mise en forme de la subjectivité du malade, non seulement pour comprendre de l'intérieur sa cohérence passée, mais surtout pour agir sur le terrain de la thérapeutique elle-même qui est celle de la re-possibilisation (*Wieder-ermöglichung*) du *Dasein*.

Enfin, dans un troisième moment, nous reviendrons sur quelques analyses de Binswanger relatives au mode d'existence maniaque, dans lesquelles la dimension temporelle de la psychose s'accompagne de perturbations au niveau de la spatialité vécue ou encore de l'espace thymique (selon la dénomination qu'il reçoit en 1933 dans *Le problème de l'espace en psychopathologie*), de sorte que la biographie de ces patients ne parvient plus à s'articuler historiquement autour de leur lieu de naissance — en allemand : *Heimat*, que nous traduisons dans ce contexte par le *foyer* qui, en français aussi, conserve l'idée du « chez soi ». La biogra-

phie ne gravite plus autour d'un ou de plusieurs lieux d'origine en raison d'une excentration existentielle où le lieu-foyer se perd dans la fuite tourbillonnante des idées (*Ideenflucht*) qui conduit le maniaque, de façon consécutive, à multiplier « sans raisons » les lieux de séjours (*Aufenthalten*) à la périphérie de son existence.

Aborder la psychose par l'angle de la biographie, c'est poser le problème de la genèse biographique des psychoses et ne pas se contenter d'une anhistoricité radicale qui les destine à n'être plus que des « expérimentations de la nature », comme les appelait Binswanger, dont nul ne peut plus dire « qui » ou « quoi » les engendre. Je rappellerai que l'autonomisation, voire même la personification de la maladie mentale — qui est associée à un démon pour les grecs, à un diable au moyen-âge ou à une essence particulière qui pénètre l'homme sain comme une personne étrangère — est aussi un produit de la psychiatrie clinique classique pour laquelle la tâche du psychiatre consiste à séparer dans son objet de recherche — l'homme malade — tout ce qui se détache de la personnalité antérieure, de retirer et de dégager ce qui est nouveau et différent pour le considérer en soi et le séparer de la personne saine. Ici il importe peu que l'on appréhende les manifestations pathologiques comme produites par un processus biologique déterminé ou par une prédisposition endogène de l'organisme psychobiologique. Dans les deux cas l'essence de la maladie réside en dehors de la personnalité. Il va sans dire que la psychiatrie phénoménologique a marqué une rupture avec ce mode d'explication naturaliste. C'est pourquoi l'on peut tout de même s'étonner qu'elle ait généralement fait aussi bon ménage avec la pharmacologie sans se pourvoir d'une méthode de soin ou d'une prise en charge thérapeutique appropriée qui ne fasse pas la part aussi belle aux médicaments (C'est en tout cas le reproche le plus fréquemment rencontré). Que ceux-ci constituent un appoint au traitement est indéniable, mais ils sont trop souvent utilisés à défaut d'autres recours et avant même que l'initiative soit offerte à d'autres possibilités. Cela démontre si c'était nécessaire combien la disjonction instaurée par Binswanger en 1927 entre deux modes d'approche des phénomènes, l'un bio-fonctionnel-impersonnel, l'autre bio-historique-personnel n'est toujours pas surmontée et combien nous sommes dans l'ignorance de leur articulation. Pourtant au sein de l'existant, ces deux modes co-existent et au lieu de les étudier parallèlement la médecine devrait en rechercher le couplage, l'interface dynamique plutôt que de ne

cesser de trancher le nœud gordien. Hans Georg Gadamer (disciple de Husserl et de Heidegger) dans un ouvrage consacré à la santé et à son être-caché (*die Verborgenheit der Gesundheit*) résume de fait l'approche scientifique de la maladie. En effet, il mettait en garde les médecins contre le danger lié à toute intervention. Si la santé est ce qui se présente toujours sous la forme d'un équilibre (*Gleichgewicht*), si donc la résolution du pathologique est à rechercher dans l'oscillation perpétuelle d'un équilibre instable, il existe un danger non négligeable pour la médecine de trop en faire, ce qui ne veut bien sûr pas dire trop dialoguer ou trop écouter — car le dialogue est à la base de toute relation humaine et médicale (ce qui est aussi valable pour la médecine somatique) — mais de trop prescrire, car il y a là une sujétion à un tenant-lieu de soin véritable. La relation médecin/malade est, pour Gadamer encore, une relation cruciale. Elle est parmi celles qui sont les plus difficiles à ajuster. Elle se rapproche de la relation père/fils ou mère/fille ou enseignant/enseigné, car elle est, et avant tout, doit être initiatrice, instauratrice d'un équilibre autonome, même si fondamentalement précaire, et non d'une inversion, ou d'un renversement extrême, qui fait passer de l'agitation à l'apathie, de la sténie à la sédation ou selon les termes de Rilke, dans les « Élégies à Duino », d'un constant « trop peu » ou manque à un « trop plein vide », à un vide de sens et de directions de signification aptes à ressaisir l'expérience vécue.

Binswanger a lui-même oscillé entre deux approches génétiques distinctes qu'il n'est pas toujours parvenu à articuler : la genèse clinique, somatologique et biographique d'un côté et la genèse transcendantale d'un autre. C'est dire combien la biographie en tant que méthode d'accès à la pathographie des psychoses ne va pas de soi pour le phénoménologue et comporte un écueil, qu'il n'est pas certain de lever même et y compris au terme d'une élucidation qui tente de se placer alternativement sur le plan anthropologique et phénoménologique sans toutefois être assuré de les réunir car les objections sont de taille. Cependant et comme toujours en ces matières, la pratique clinique est en dernière instance seule juge et comme le rappelle Tatossian « le psychiatre ne peut guère faire abstraction des contenus biographiques temporels, même provisoirement, comme le philosophe¹. » Il est en effet

1. Arthur TATOSSIAN, *Phénoménologie des psychoses*, Paris : L'art du comprendre, 1997, p. 79.

exclu d'imaginer qu'il mette entre parenthèses le matériel découvert, expurgé et rassemblé par l'attitude naturelle qui recueille toutes les données concernant l'histoire du patient, ses origines, son passé et les événements plus récents qui l'ont conduit jusqu'à lui pour ne viser que la structure transcendantale de la conscience psychotique. Car là encore les vécus biographiques orientent et font signe souvent par eux-mêmes vers un type d'altération. Comme Tatossian le confirme dans un chapitre de sa *Phénoménologie des psychoses* intitulé « Phénoménologie et genèse biographique » :

la biographie réapparaît tôt ou tard au phénoménologue ne serait-ce que parce que la « différence » des malades mentaux porte aussi sur la signification des événements de cette biographie pour lui. En tant qu'intentionnelle, aucune description phénoménologique n'est complète si elle ne met à nu dans ce qu'elle vise : « l'histoire sédimentée de la vie de la conscience. »²

Cette dernière expression, « l'histoire sédimentée de la vie de la conscience », renvoie au Husserl de *Logique formelle et logique transcendantale*, appendice II qui explicite justement les modalités de l'analyse intentionnelle génétique. Je cite pour mémoire ce qui concerne en particulier la variation rétentionnelle qui, par une synthèse continue, passe du « donné présentement » au donné « qui vient » d'être (forme modifiée) et cela *ad continuum* (c'est-à-dire sans rupture) jusqu'à tomber sur une limite au-delà de laquelle les vécus ne sont plus directement accessibles ou présentifiables car ils sont sédimentés, c'est-à-dire indétachables, donc inanalysables. Ce que Husserl appelle la sédimentation dans le tréfonds où gît ce qui ne peut plus être est aussi conçu par lui comme l'*inconscient* ou le *néant phénoménologique* qui n'est lui-même qu'un mode limite de la conscience : « C'est à cet arrière-fond des éléments qui étaient auparavant détachés et qui se sont sédimentés que se rapporte la genèse intentionnelle totale, cet arrière-fond étant l'horizon qui accompagne tout présent vivant et qui manifeste son sens (aux variations continues) dans l'évocation³. » L'analyse génétique retourne nécessairement vers

2. *Ibid.*, p. 79.

3. Edmund HUSSERL, *Logique formelle et logique transcendantale ; Essai d'une critique de la raison logique*, trad. S. Bachelard, Paris : P.U.F., 1957, p. 412-413.

cet arrière-plan et d'arrière-plan en arrière-plan jusqu'à l'arrière-fond pour mettre à jour l'horizon des sédimentations. En somme, et pour établir un parallèle, la biographie est à la pathographie ce que l'heuristique est à l'herméneutique, une sorte de mine de fond dans laquelle puiser les éléments, les renseignements, les matériaux aussi divers que le *curriculum vitae*, les faits et gestes, les souhaits réalisés ou non, etc. Mais ici une question se pose à nouveau : la biographie permet-elle de plonger dans l'unité immanente de la conscience ? Et quel type de données propres propose-t-elle à l'analyse intentionnelle ? Est-elle, et, si oui, par quelle voie, un mode de donation originelle des vécus de conscience particuliers qui ont une histoire, leur propre histoire dans l'unité immanente de la temporalité de la vie ? Les matériaux biographiques sont loin d'être des données brutes et d'apparaître à la conscience à l'état naissant, ne serait-ce que parce que pour certains il s'agit de données objectives ou rapportées par la famille (en ce qui concerne la petite enfance). Les autres, ceux qui sont accessibles à la conscience sous forme de rétentions, nécessitent pour s'enchaîner et retrouver une certaine labilité la fluidité de la narration, c'est-à-dire la compréhension de leur enchaînement motivationnel. Ils nécessitent une reprise narrative, une expression, un récit qui les constituent comme ayant été vécues par la conscience, lestées de significations et comme authentifiées par elles. Mais la genèse du sens biographique n'est jamais achevée, elle est en quelque sorte en gestation continue, c'est pourquoi elle se satisfait mal d'une chronologie qui ne met pas en valeur les ekstases de la temporalité qui disposent les vécus. En vérité, la biographie accumule, trie et ordonne les dires du patient et de ses proches, fait varier les esquisses pour donner une « idée » d'ensemble de la destinée d'un homme. En ce sens, il ne faut pas partir d'une définition trop restrictive de la biographie qui s'en tiendrait à l'histoire du patient avec sa description des enchaînements successifs et son déterminisme en série. Dans son acception courante, la biographie est un genre historique, qui relate une aventure, celle de la vie, entre naissance et mort, à l'intérieur d'un temps historique et d'un espace géographique, afin d'en passer en revue les événements intérieurs et extérieurs significatifs, lesquels permettent d'ébaucher un portrait physiognomique et psychologique d'une personne. La biographie dresse un constat, s'appuie sur des faits, mais elle tente aussi des rap-

prochements, comme par exemple faire coïncider l'ensemble des traits de caractère saillants d'une personnalité avec la configuration d'une situation vécue en vue d'expliquer un comportement, une décision, une prise de position et finalement un destin au sens de l'ensemble des événements contingents et choisis qui composent la vie d'un individu. Il faudrait ici distinguer entre plusieurs types d'événements pour lesquels l'allemand dispose de deux termes : l'*Ereignis* (et les *Naturereignisse*) dans lequel il faut entendre le radical *eigen*, ce qui arrive en propre à quelqu'un et à son corps-sujet, et das *Geschehnis*, ce qui se passe et a lieu de façon contingente. Nous pressentons donc la complexité de ce qui est exigé de la biographie : elle doit être un relevé minutieux de l'interaction d'un individu et de son milieu. Mais elle doit aussi faire la part des choses entre existence et destin, facticité et historicité, projet et liberté. Elle doit être élucidation de la totalité d'un phénomène appelé vie. Au terme d'une évaluation théorique du travail conceptuel accompli par la biographie, nous chercherons à apercevoir si le clivage entre le champ empirique et le champ transcendantal peut trouver une médiation par l'historicité, ce qui implique que le temps biographique qui inclut permanence et changement n'est en aucun cas celui d'un vivant naturel (*zoon*) mais bien celui d'un être vivant historique (*bios*) capable de se réfléchir sur fond de mémoire.

La biographie est avant tout, comme le distinguent davantage l'anglais et l'allemand, non pas une modalité de représentation de l'histoire (*Historie*) se déroulant dans un temps objectif, mais la narration d'une histoire (*Geschichte*) qui est elle-même constitutive d'une forme de temporalité et qui se manifeste dans un style, une unité. Ainsi, la biographie peut s'effectuer selon trois voies en tant qu'auto-biographie, en tant qu'hétéro-biographie (je renvoie ici aux travaux de Georg Misch sur Dilthey) ou encore en tant que cosmo-biographie (voie que je n'aborderai pas directement mais qui est visée par Binswanger dans les années trente et en particulier dans son article *L'appréhension héraclitienne de l'homme*). Je n'écarterais pas de prime abord l'auto-biographie comme étrangère à notre thématique, pour un certain nombre de raisons que je vais exposer tout de suite. Dans l'autobiographie, c'est le soi qui s'explique, c'est l'*auto* qui donne forme et cohérence à ce qu'il a vécu, et qui, d'une certaine façon, l'interprète. Dilthey, dans son projet réuni sous le titre *Der Aufbau der*

geschichtlichen Welt in den Geisteswissenschaften faisait remarquer : « Das Leben legt sich selber aus⁴ », la vie s'interprète ou s'explique elle-même. Cet énoncé a au moins deux sens. C'est le propre même de la vie que de se vivre en s'approfondissant, plutôt que de s'abandonner à la dispersion la plus totale, parce que c'est le propre de l'homme que de faire un effort d'auto-compréhension en interrogeant le cours même de sa vie. C'est en ce sens que Dilthey emploie le terme de « cohésion de la vie » ou continuité de la vie (*Zusammenhang des Lebens*). Mais si nous voulons savoir en quoi consiste cette cohésion et comment elle se manifeste, autrement dit si nous voulons savoir comment la vie parvient à s'interpréter elle-même, nous devons interroger en premier lieu les documents qui le révèlent, c'est-à-dire tout spécialement les autobiographies. Dilthey va s'intéresser à trois de ces manifestations exemplaires : les *Confessions* de Saint-Augustin, les *Confessions* de Rousseau, et *Dichtung und Wahrheit* de Goethe (D'ailleurs Binswanger à sa suite prend également comme emblème les figures de St Augustin et de Goethe). L'autobiographie est pour lui « la forme la plus haute et la plus instructive dans laquelle la compréhension de la vie vient à notre rencontre⁵. » L'autobiographie a ici le sens d'un document humain absolument insigne qui renseigne non plus sur l'événementiel, mais sur l'essentiel, la compréhension et l'auto-interprétation de la vie. Notons que les analyses pathographiques de cas s'appuient autant que possible sur du matériel autobiographique au sens de récit autobiographique même s'il ne relève pas vraiment d'un projet littéraire, que l'on pense aux *Mémoires d'un névropathe* du président Schreber, au journal qu'a tenu l'Ellen West de Binswanger, à la consignation par Hélène Jacob de son entrée dans la psychose sur du papier à en-tête commercial (thèse de médecine de Tatossian, 1957) ou encore à du courrier, une correspondance par exemple. Binswanger que ce soit dans *Über Ideenflucht* ou dans *Le problème de l'espace en psychopathologie* analyse les lettres des patients. Ce type de témoignage est privilégié par le psychiatre dont

4. Wilhelm DILTHEY, *L'édification du monde historique dans les sciences de l'esprit*, trad., présentation et notes par Sylvie Mesure, Paris : Les éd. du Cerf, 1988, p. 86.

5. Ludwig BINSWANGER, « Fonction vitale et histoire intérieure de la vie », *Introduction à l'analyse existentielle*, trad. J. Verdeaux et R. Kuhn, Paris : Minuit, 1971, p. 66.

le regard critique va tenter de prolonger encore l'effort d'auto-élucidation du soi qui réfléchit la conjonction de l'événement et du vécu, rapport nécessairement polémique, dialectique et tensionnel. Mais un autre motif encore nous empêche d'écarter l'autobiographie des analyses pathogénétiques de la psychose, c'est la nature proprement autobiographique du délire. Le délire nous apparaît comme une mise à nu des éléments pathogènes de la biographie. Ce que nous appellerons la déformation biographique apparente du délire, en particulier dans les délires de filiation et d'engendrement, est la reprise narrative à un niveau « imaginaire » de l'impossibilité d'intégrer certains événements dans le fil de l'histoire individuelle. Le soi ne saisit plus la « cohésion de la vie », mais ses incohérences et la trame biographique se disloque, se détisse pour présenter des incongruences, des invraisemblances, des absurdités. Comme le dit Maldiney dans *Penser l'homme et la folie*, « dans la psychose, à parler en toute rigueur, il n'y a plus d'événement⁶. »

Il semble ici très intéressant de poser le problème spécifique de la filiation comme un problème anthropologique à part entière. Tatossian dans un article de 1989 le nomme « le dilemme des origines » ou encore « le dilemme des fils comme structure anthropologique »⁷. Cette question fait signe en direction de la possibilité et de la nécessité de reprise de l'héritage transgénérationnel qui se pose universellement à tout homme en tant que tel, mais qui chez certains prend la forme d'une alternative insoluble qui conduit à un mode d'existence psychotique. En effet, à ce dilemme répondent de façon diamétralement opposé le soi du *typus melancholicus* et le soi schizophrénique. Une biographie ne peut véritablement se constituer en tant qu'histoire que sur fond de la succession des générations. C'est parce que le soi comprend sa finitude à partir de son origine, mais qu'il est tout à la fois en projet dans le mouvement de son propre destin que les événements se présentent comme inattendus, nouveaux, ouvrant à des significations qui ne soient pas seulement catégoriales comme dans la psychose, mais vraiment existentielles. Il s'agit donc pour tout homme qui se constitue dans une histoire de ne pas mettre en danger l'équilibre entre les deux pôles constitutifs de cette structure. Tatossian rapproche l'ambiguïté fondamentale de la structure de

6. Henri MALDINEY, *Penser l'homme et la folie*, Grenoble : Millon, 1997, p. 277.

7. A. Tatossian, *Phénoménologie des psychoses*, p. 185-188.

la filiation d'autres structures anthropologiques dont l'ambiguïté et la paradoxalité sont les caractères essentiels comme par exemple la corporéité qui implique à la fois d'être un corps vécu (*Leib*) et d'avoir un corps physique (*Körper*), ou l'historicité qui est reprise authentique de possibilités de l'être ayant-été dans la résolution devançante, donc qui implique une reprise de la transmission et de la tradition dans une ouverture propre, ou encore l'identité qui pour un être humain ne peut se comprendre seulement sous la catégorie de la mêmeté, de l'identité-idem comme l'appelle Ricoeur dans *Soi-même comme un autre*, mais a pour corollaire une identité qui se rapporte au soi, une identité-ipse, une identité narrative qui assure la continuité du soi au sein de la temporalité qui l'historialise. L'identité est, dit Tatossian, « coexistence du même que Je reste et de l'Autre auquel Je s'identifie pour comprendre autrui et remplir ses rôles sociaux — soit une subjectivité qui est, constitutivement, [...] capable d'aliénation⁸. »

La filiation a une structure duplice. Le dilemme des fils est d'être mis en demeure d'advenir à soi selon des modalités impossibles à réconcilier car elles se présentent comme des alternatives impraticables. C'est la nouvelle de Kafka « Le verdict » qui met en évidence la paradoxalité de la situation proprement humaine. Je vais exposer très brièvement le thème de l'intrigue. Il s'agit d'un fils, Georg, qui, à la mort de sa mère, trois ans auparavant, a repris le commerce de son père vieillissant. L'entreprise est florissante et il vient de se fiancer. Un dimanche il écrit les nouvelles à un ami de jeunesse qu'il a toujours admiré et envié et qui a choisi de partir pour la Russie. Mais là-bas, les choses ont mal tourné, il a fait de mauvaises affaires et a périclité. Ensuite Georg va dans la chambre de son père qui l'accable de doléances et de récriminations. Cependant il se montre gentil, le porte au lit et le borde. Le père lui demande alors s'il l'a bien recouvert, le mot allemand *zugedeckt* veut dire aussi enseveli. Brusquement le père se redresse, accuse Georg d'être un menteur, dit être en correspondance avec l'ami de Russie qui serait pour lui un fils selon son cœur et finalement condamne son propre fils à la noyade. Le verdict est exécuté sur le champ par Georg qui court se jeter dans le fleuve voisin. Qu'est-ce que le dilemme des fils à la lumière du *Verdict*?⁹ L'être humain se trouve placé devant le dilemme sui-

8. *Ibid.*, p. 86.

9. Franz KAFKA, « Le verdict », in *Œuvres complètes*, volume 2, édition Claude David, Paris : Gallimard, 1980, p. 187.

vant : vivre en n'étant plus soi, soit la filiation instituée, et être soi mais ne plus pouvoir vivre, soit la filiation instituante. À ces deux pôles de la filiation correspondent en psychopathologie d'une part l'organisation mélancolique qui répond à la filiation instituée, d'autre part un certain type de délire schizophrénique qui correspond à la filiation instituante. Le *typus melancholicus* est un bon fils parce qu'il est fondamentalement un fils tandis que le schizophrène jette par dessus bord le poids de la filiation instituée pour s'investir de sa propre paternité. Il est à la fois le père et le fils de soi-même et parfois même engendre une nouvelle humanité. Ces développements nous ont permis d'éclairer le problème de la génération qui est inséparable de celui de l'historicité, même s'il se trouve être en amont de l'historicité elle-même qui s'y ressource.

Revenons à nouveau à Dilthey pour apercevoir combien l'histoire est expression de la vie et combien pour lui l'autobiographie institue la véritable frontière séparant les sciences de l'esprit et les sciences de la nature. Rappelons au passage que Binswanger dit avoir été opéré de la cataracte des sciences de la nature par la phénoménologie, mais aussi par Dilthey.

La saisie et l'interprétation de la vie propre parcourt une longue série de niveaux ; l'explication la plus parfaite est l'autobiographie. Ici le Soi saisit le cours de sa vie, de façon à amener à la conscience le tissu des substrats humains et des relations historiques dont il fait partie (*in die es verwebt ist*). De la sorte, l'autobiographie peut finalement s'élargir en tableau historique ; et sa seule limite, mais qui détermine également sa signification est qu'elle est portée par le vécu. Et c'est à partir de cette profondeur qu'elle rend compréhensible le Soi propre et ses relations au monde. La réflexion d'un homme sur lui-même reste le fondement et l'orientation directrice¹⁰.

L'autobiographie a un rôle charnière, d'une part elle est la matrice de toute description de la vie possible, mais d'autre part « elle représente à sa façon l'univers historique comme une monade de Leibniz¹¹ ». C'est pourquoi l'autobiographie présuppose à

10. Wilhelm DILTHEY, *Gesammelte Schriften*, VII, éd. par B. Groethuysen, Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht, 1965 (1927); La citation est tirée du paragraphe suivant : « Das Erleben und die Selbstbiographie », p. 191-204.

11. *Ibid.*, p. 191-204.

la fois un point de vue psychologique et historique. L'autobiographie a un statut privilégié ; il apparaît qu'elle provient du mouvement même de la *Selbsbesinnung*, de la méditation qui est moyen primordial de connaissance, mais qui est aussi le foyer où se forge la *Gestaltung*, la forme cohésive de la vie en formation et de la personnalité.

Venons-en maintenant à la biographie, c'est-à-dire nécessairement aussi à l'hétérobiographie et à ses rapports à la psychose. Quelle signification a la psychose pour un être historique ? Comment fait-elle son apparition ? Autour de quels événements précurseurs le sujet date-t-il son entrée dans la maladie ? Le patient est souvent doué d'une grande lucidité (contrairement au névrosé qui refoule l'événement, le psychotique semble le conserver, même et y compris sous forme de l'agrandissement déformant du délire). Même si nous n'avons pas encore évalué l'ambiguïté du statut épistémologique de la biographie à la frontière entre histoire et historialité, contenu et vécu, temps linéaire-objectif et temporalité originaire, explication et compréhension, la difficulté sera de tenir ensemble cette duplicité interne propre à la forme biographique qui exige un double niveau de lecture, l'un qui ouvre l'accès au plan ontique, mais, nous le verrons, surtout pathique du récit (à savoir comment le patient est affecté par ce qui lui est arrivé), l'autre qui par-delà intuitionne l'accomplissement de la structure ontologique mise à jour par le récit. Parce qu'elle met en évidence la signification de l'existence individuelle, signification « parfaitement singularisée et indécomposable par la connaissance¹² » dit encore Dilthey, la biographie éclaire la vulnérabilité de celui qui succombe à la psychose. C'est pourquoi elle constitue une voie d'accès à la psychose en psychiatrie.

Sur ce chemin, Arthur Tatossian sera à nouveau notre guide afin d'articuler les différentes étapes de l'introduction de la notion de biographie en psychopathologie. Dans *La phénoménologie des psychoses*, dans le paragraphe consacré à l'histoire de la phénoménologie psychiatrique, il distingue deux types de phénoménologie, l'une *descriptive*, celle de Eugène Minkowski, Erwin Straus et Viktor Von Gebattel qui « déclinent une compétence

12. *Ibid.*, la citation est tirée du paragraphe « Die Biographie », p. 246-251.

étiologique qu'ils laissent aux approches psychologiques (y compris la psychanalyse freudienne) ou somatologiques¹³», l'autre *génétique*, avec Binswanger, Tellenbach et Blankenburg :

La *Daseinsanalyse* de Binswanger, en centrant l'intérêt sur la trajectoire propre de l'individu concret plutôt que sur les traits supra-individuels des syndromes psychopathologiques et en s'orientant vers les psychoses les plus « historiques » que sont les schizophrénies où l'intrication de la biographie avec la psychose est évidente, s'est efforcée de rétablir la compréhensibilité de celle-ci, non psychologique certes, mais phénoménologique. Ce souci a suscité toute une série de conceptualisations de la biographie dont on trouvera le progrès tout au long de ce rapport. Avec et après Binswanger, Tellenbach et Blankenburg ont apporté ici des contributions essentielles. L'historicité étant une forme de la temporalité humaine, celle-ci, présente au début de la phénoménologie psychiatrique comme temps vécu, est ainsi retrouvée à son étape actuelle et, dans une certaine mesure, l'histoire de cette phénoménologie est celle du passage du temps constitué au temps constituant¹⁴.

Avant d'en venir au dégagement binswangérien de la notion de « biographie intérieure » (*innere Lebensgeschichte*) et pour éclairer sa provenance, je vais me tourner vers la tradition dont elle est l'héritière. Tatossian dans un article de 1973 intitulé « De la phénoménologie de Jaspers au "retour à Husserl"¹⁵ » présente remarquablement les balises qui ont permis de circonscrire le problème de la pathogénèse avec la triade fondatrice Charcot, Freud et Kretschmer, puis viennent après Straus et Binswanger dans leur controverse à propos d'*Événement et vécu* (1931).

Binswanger a fait preuve à l'égard de la caractérologie de Kretschmer d'une intuition phénoménologique (dès 1920, dans un article *Psychanalyse et psychiatrie clinique*). Kretschmer prétend isoler « parmi les délires paranoïaques » un groupe parfaitement caractérisé par ses causes, sa forme et son évolution. Il l'a appelé le *Sensitive Beziehungswahn*, que l'on traduit par « délire de relation des sensitifs ». Cette approche clinique permet de ranger sous un même type des tableaux très divers qui vont de la névrose

13. A. Tatossian, *Phénoménologie des psychoses*, p. 13.

14. *Ibid.*, p. 13.

15. Arthur TATOSSIAN, « De la phénoménologie de Jaspers au "retour à Husserl" », in *Confrontation psychiatrique*, 6, 1973, p. 127-161.

obsessionnelle au délire physique de persécution. Binswanger perçoit que le problème posé par une morbidité inscrite dans la personnalité sous la forme d'une susceptibilité intrinsèquement caractérologique masque en vérité une étiologie intégralement psychique. Comme le note Tellenbach dans *La mélancolie*, ce qui importe chez Kretschmer, c'est « le schéma-modèle d'une pathogénèse des psychoses¹⁶ »; il s'opère en effet une unification structurale de la maladie qui répond à des facteurs multiples, mais strictement définis : le caractère, l'événement ou expérience vécus et le milieu (surtout social). Ce qui est nouveau, c'est que l'on peut dès lors mesurer toute l'importance d'un facteur psychique extérieur et l'insérer dans cette équation. Une approche des traits de caractère de base, c'est-à-dire l'ensemble des traits pré-morbides ouvre le chemin à une pré-histoire de la maladie mentale qui se développe à partir de la configuration psychique typique de la personnalité, corrélée à une situation ou mieux encore à une constellation. Ce qui est décisif concerne tout d'abord ce qui précède la rupture biographique. Le centre de gravité de toute étude pathogénétique est la phase pré-morbide. C'est pourquoi il faut comprendre que le caractère sensitif intervient dans la mesure où il comporte une dominante qui lui est propre, la capacité de rétention (*Retentionsfähigkeit*) de l'expérience vécue (*Erlebnis*) qui en permet la fixation durable et persistante et déclenche la psychose. Car comme y insiste aussi Lacan dans sa thèse *La psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité* (1932) la disposition aux représentations obsédantes du caractère sensitif n'est pas constitutionnelle, elle n'est pas un mécanisme psychique inné, mais elle se développe selon un mode psychopathique réactif à partir du caractère et des événements de la vie, mais de leur aspect vécu (*erlebt*). Les événements sont toujours des *Erlebnisse* (des événements vécus) et non pas de simples *Geschehnisse*.

Tatossian, toujours dans le même article, interroge les rapports entre l'histoire de la maladie et l'événement. Comment comprendre l'événement autrement que comme cause du trouble psychique et comment comprendre la réaction, la nature réactionnelle du trouble psychique autrement que comme liée à l'événement ? Pour ne pas saisir l'événement comme la cause initiale, il faut ré-

16. Hubertus TELLENBACH, *La mélancolie*, présentation par Yves Pélicier ; trad. de l'allemand par Louise Claude, Daniel Macher [et al.], Paris : PUF, 1979.

introduire ce qui arrive dans l'histoire du sujet et faire ainsi porter le poids de la pathologie à la structure. Ce qui arrive n'est déclencheur qu'à mesure de l'adéquation entre son contenu et la structure du sujet. En somme dit Tatossian, l'événement n'est que le miroir du drame du sujet. La biographie est ce qui permet de passer de l'événement-cause à l'événement-miroir.

La pathographie semble ici devoir remplacer la biographie. Car dans quelle mesure si l'entrée dans la maladie mentale est également la sortie hors de soi, y a-t-il encore événement ? Le malade est celui qui ne sait plus s'ouvrir à la motivation surgie de l'événement, qui s'en tient retiré, retenu qu'il est par ce qu'il lui est arrivé et auquel il ne cesse de revenir. C'est pourquoi la restauration de l'histoire intérieure de la vie par le travail psychothérapeutique est ce qui s'oppose le plus au destin ou à la fatalité psychotique, puisque par sa médiation il n'y a plus d'événement qui n'écrive l'histoire, il n'y a plus d'événement dont on ne revienne pas comme à soi.

Dans « histoire intérieure de la vie », *innere* fait écho à la conscience intime (*innere*) du temps husserlien. C'est pourquoi nous nous demanderons en quel sens l'intériorité de l'histoire dont Binswanger propose l'élucidation et la purification n'est pas une des déclinaisons possibles de l'intimité de la conscience temporelle avec elle-même et avec le monde environnant dans lequel elle est immergée ou toujours déjà engagée dans une histoire. Car le sujet n'est pas seulement une forme logique qui accompagne toute représentation, mais il a une réalité et une unité du point de vue génétique, celle qui aboutit dans les *Méditations cartésiennes* à la formulation : « l'ego se constitue pour lui-même en quelque sorte dans l'unité d'une histoire¹⁷ ».

Nous voudrions maintenant en venir à l'élucidation de « l'histoire intérieure de la vie » telle que l'a conçue Binswanger et à ses rapports avec la mise au jour des motifs biographiques de la psychose, mais biographique est ici à prendre dans un sens éminemment phénoménologique que nous allons définir. Binswanger a lui-même hésité à donner à sa notion de biographie interne un sens phénoménologique et il l'a d'abord prudemment dégagé sur un plan purement psychologique duquel cependant elle

17. Edmund HUSSERL, *Méditations cartésiennes, introduction à la phénoménologie*, trad. de l'allemand par Gabrielle Peiffer et Emmanuel Levinas, Paris : J. Vrin, 1966, p. 64.

s'émancipe. Dans la préface à son recueil d'articles *Vorträge und Aufsätze* de 1947, il affûte l'opposition instaurée dans son article de 1927 entre la *Fonction vitale et l'histoire intérieure de la vie*. En somme, il n'y a pas *Daseinsanalyse* sans une analyse biographique des vécus ou encore il n'y a d'anthropologie phénoménologique qu'en tant que recherche biographique :

Mais ici il ne s'agit pas pour les phénoménologues d'un relevé pur et simple de dates factuelles de vécu et de l'enchaînement du vécu selon le principe logique de la « motivation » et donc de « l'enchaînement psychologique de motif », mais bien plutôt de devoir rendre transparents (*durchsichtig*) aussi bien les contenus de vécus particuliers que leurs « enchaînements » à leur teneur essentielle, à leur « essence », et c'est à partir de cette essence qu'ils devront être de nouveau éclaircis, circonscrits et compris. Il s'ensuit de la « loi fondamentale » phénoménologique de dépendance (*Angewiesenheit*) du fait ou de l'état de chose à l'*eidōs* ou essence et inversement de l'essence à chaque état de chose que l'anthropologie phénoménologique ne peut être recherche scientifique qu'en tant que recherche biographique¹⁸.

Ce qui est donc essentiel pour l'histoire intérieure de la vie, ce n'est pas tant le contenu du vécu, sa face objectivo-noématique et événementielle, qui peut être appréhendée par n'importe quelle biographie que sa face la plus intérieure, la plus noétique, la plus spirituelle aussi, et qui détermine l'ordre inanticipable et unique de consécution (*Abfolge*) des vécus.

Caroline GROS

18. Ludwig BINSWANGER, *Vorträge und Aufsätze*, vol. 1, *Zur Phänomenologischen Anthropologie*, Bern : A. Francke, 1947, (ma traduction).